N° 1550 VENDREDI 7 FÉVRIER 1868 12me année.

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50 — » » six mois 14 » » — » » un an 25 » »

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées *avant midi* le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

## ROUBAIX, 6 FÉVRIER 1868.

### BULLETIN

Le Corps législatif a adopté, par 215 voix contre 7, l'article 1er du projet de loi sur la presse ; c'est en quelque sorte la substance du nouveau système, qui remplace libéralement le régime discrétionnaire.

On sait les luttes qui ont précédé ce vote, l'opposition que la loi a rencontrée jusqu'au dernier moment parmi les amis les plus dévoués de l'Empire.

Pourquoi ce revirement au dernier moment ?

Nous ne savons ; c'est peut-être un mystère de l'Arcadie !

M. Rouher avait donné sa démission la veille au soir ; c'est seulement mardi à midi qu'il l'a reprise sur les instances de l'Empereur. Le premier ministre est venu alors défendre devant les Chambres e projet de loi que l'Empereur voulait maintenir. Parlant avec une ardente conviction, il a déterminé la plupart des ultras conservateurs.

Le vote du 4 février restera désormais célèbre à côté du vote du 5 décembre.

L'article 2, qui règle le mode de publication, a été également adopté. Sur l'article 3, qui réduit le timbre à 5 centimes dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise, et à 2 centimes dans les autres circonscriptions, de nombreux amendements se sont produits ; ils ont tous été rejetés.

La discussion a continué hier sur cet article.

L'intérêt qui s'attache à la politique intérieure ne doit pas nous faire négliger pourtant les faits importants signalés au dehors.

Les Etats-Unis, qui s'étaient toujours tenus à l'écart des affaires européennes, ne se sont pas contentés d'envoyer leur flotte dans la Méditerranée et dans les eaux de Naples; on annonce que le ministre des affaires étrangères de Washington a adressé aux représentants de la grande République près les Etats européens ses instructions au sujet de la question romaine, avec invitation de les communiquer aux chefs des cabinets des Etats auprès desquels ils sont accrédités.

On recommence à parler du rapatriement prochain des troupes françaises formant le corps expéditionnaire dans l'Etat pontifical. Quelques bataillons, formés de volontaires, détachés du Corps d'armée, resteraient à la disposition du Saint-Père. Nous ne croyons pas à l'exactitude de cette nouvelle : la France s'est engagée par la bouche de M. Rouher à défendre le pouvoir temporel et elle ne saurait l'abandonner de nouveau.

Mais il est bien vrai cependant que le corps expéditionnaire va être réduit à une seule division. Les vaisseaux la *Navarre*, l'*Orénoque* et l'*Albatros* sont arrivés à Civitta-Vecchia ; ils embarqueront très-prochainement deux escadrons de cavalerie et une batterie d'artillerie.

Il est encore une fois question, paraît-il, du projet de conférence. D'après les bruits répandus à ce sujet, le gouvernement français ferait prochainement une nouvelle démarche auprès des puissances étrangères pour arriver enfin à la réalisation de ce projet.

D'après des lettres d'Athènes, du 30 janvier, un combat aurait eu lieu, près d'Héraclée, entre les Turcs et les insurgés. Les Turcs, contraints de rentrer dans la place, se seraient vengés de leur défaite sur les habitants grecs. Les consuls auraient protesté. Une autre protestation a été formulée par le consul de France parce que des soldats turcs avaient tiré contre la croix de l'église de Rothymne. Ces lettres ajoutent que les insurgés souffrent beaucoup de la disette, mais qu'ils persistent dans leur rebellion.

On s'est beaucoup occupé des récents changements survenus au Japon. La puissance jusqu'ici partagée entre le Taïcoun et le Mikado a été exclusivement donnée au Mikado. « Ce changement est dû à la généreuse initiative et au désintéressemen sans exemple du Taïcoun, dit un document officiel. Le Taïcoun a mieux aimé rétablir l'unité du pouvoir, indispensable au bien être du pays que de conserver une autorité contraire aux intérêts de sa patrie. » L'important est que les relations avec les gouvernements étrangers ne soient nullement atteintes par cette révision de la Constitution.

Les correspondances danubiennes redeviennent inquiétantes. On s'attend à de graves événements en Bulgarie, où le refus de payer l'impôt serait devenu presque général.

J. REBOUX.

### L'ÉLECTION DU NORD

Que le gouvernement ne s'y trompe pas, le succès de M. des Rotours, dans la troisième circonscription du Nord, n'est pas un succès politique. M. des Rotours avait pour concurrent M. Géry Legrand, fougueux libre-échangiste jusqu'à la veille de l'élection. Il s'était transformé pour la circonstance et avait arboré le drapeau de la protection. Ce changement de front, au sein de la population qui avait pu apprécier sa campagne passionnée en faveur de la liberté commerciale, ne pouvait que lui être funeste. Il devait succomber.

En présence du mouvemen d'opinion qui éclate avec un tel caractère de généralité, en présence de cette unanimité qui proclame les effets désastreux du libre-échange, en présence, enfin, de l'agitation qui se manifeste dans nos centres manufacturiers, il n'est plus possible que nos économistes - théoriciens, professeurs et avocats, persistent à imposer leur système à la France sans une enquête loyale ou une révision complète.

On sait aujourd'hui avec quele précipitation inexcusable ce traité a été préparé ; on connaît les procédés mystérieux qui ont précédé sa conclusion, procédés que le bon sens et l'équité devaient faire rejeter.

Loin de nous la pensée d'incriminer les intentions de personne. Nous admettons volontiers la bonne foi chez les auteurs du traité de commerce. Ils on cru n'entreprendre qu'une *conjuration in bien public* ; malgré eux et sans le savoir, ils ont abouti, par la puissance des faits, à une *conjuration contre le bien public*.

Qu'ils persistent encore dans leurs croyances, malgré les déceptions qui menacent le pays, ils peuvent en avoir le droit, s'ils se joignent à nous pour demander une enquête sérieuse et loyale, ou la révision générale du traité de commerce. S'ils refusent, s'ils veulent le maintien du traité sans enquête, on les accusera avec raison d'avoir sciemment compromis les intérêts de la France, ou au moins d'avoir placé ces intérêts au-dessous d'une satisfaction de vanité.

Quant au gouvernement, son rôle est tracé : le courant de l'opinion qui se déclare et attribue le malaise actuel à ce funeste traité, ne lui permet plus de persister dans une abstention absolue. Il exposerait à tout jamais le repos de la France, en refusant cette révision ou une enquête qui enlèverait à l'opinion les griefs actuels soulevés par le traité de commerce et la façon imprudente dont il a été préparé.

Une lettre d'un négociant considérable, qui nous parvient à l'instant, résume ainsi l'élection de la 3me circonscription du Nord :

« Tous les journaux ont arboré le drapeau de la protection ; le candidat qui a réussi est celui qui l'a teuu le plus haut et le plus ferme.

« A Lille même, dans une circonscription électorale composée en grande partie de l'élément ouvrier, M. Géry Legrand a triomphé ; il n'en faut pas moins constater que M. des Rotours n'a eu qu'un millier de voix de moins que son compétiteur, tandis qu'à la précédente élection M. des Rotours père avait été distancé d'environ 4,000 voix. »

Ainsi, on a invoqué contre M. des Rotours la loi militaire, on lui a reproché sa candidature officielle ; tout a été effacé devant la vigueur de ses protestations en faveur du système protectionniste, qui avait fait la France prospère et heureuse pendant plus d'un demi-siècle. — E. Bauer.

(*Presse.*)

### LES INSPIRÉS

La malencontreuse et maladroite circulaire du ministre de l'intérieur aux préfets fournit au *Morning Advertiser* le texte d'un article juste, sensé et piquant.

Après avoir rappelé les *tartines* belliqueuses, inspirées il y a quelque temps aux journaux officieux de province par l'officine où les communiqués volent le jour, le *Morning Advertiser* continue ainsi :

« ..... A ce moment, le nouveau projet militaire de l'Empereur était en discussion. Ce projet rencontrait partout de la répugnance et du mécontentement, et les députés étaient inondés (*deluged*) de lettres de leurs électeurs les encourageant à rejeter la loi. Il était nécessaire de combattre cette opposition qui ne procédait pas de la Chambre mais du pays lui-même, et ce fut pour cette raison qu'il parut désirable de faire appel aux instincts traditionnels du pays, à la vanité nationale.

« Maintenant la loi a été votée, et le gouvernement a besoin de contracter un nouvel emprunt ; si le public croit, comme il est très-disposé à le faire, que cet emprunt n'est ouvert qu'en vue de certains projets de guerre, il gardera dans sa poche l'argent convoité et l'emprunt n'aura aucune chance de succès. Par conséquent, dans le présent état de choses, un changement de tactique devient indispensable. L'excitation doit être calmée, et désormais les seuls thèmes de discussion doivent être « la culture des arts de la paix et le développement des intérêts industriels du pays. »

« ..... Mais les Français ne peuvent guère douter que cet argent soit destiné à de belliqueux desseins. Qui peut être assez insensé pour croire que le gouvernement français est animé d'idées pacifiques quand on le voit armant les places fortes, amoncelant les munitions de guerre et mettant la plus grande énergie et la plus grande activité dans les préparatifs militaires de toute nature.

« ..... Quoi qu'il en soit, là est la question. A qui l'Empereur veut-il faire la guerre ? Quelle nouvelle entreprise occupe en ce moment ce cerveau si fertile en grandes entreprises nationales, mais qui a montré néanmoins dans ces dernières années, et plus d'une fois, qu'il était capable de nourrir les plus trompeuses illusions. »

Ces questions du *Morning Advertiser* sont à tout le moins indiscrètes et fort inopportunes. Le printemps viendra bientôt, et avec lui peut-être les surprises, que quelques fâcheux de la presse étrangère voudraient déflorer. — Quelque patience est encore nécessaire.

(*Courrier français.*) L. Nougués.

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 7 FÉVRIER 1868.

— 2 —

# LE CAPITAINE DES ARCHERS

I.

LA MAISON DE LA PORTE BARBETTE

(*Suite — Voir le* JOURNAL DE ROUBAIX, *du 5 février*).

Représentez-vous de nos jours un lion parisien soudoyant un gamin pour apprendre de lui quelque chose, et voyant le gamin filer avec le louis qu'il a retenu entre ses doigts tout en gardant ce qu'il sait. Le lion ferait, malgré la différence des siècles, une figure exactement semblable à celle que prit le chevalier d'Herbignières.

Il ne fallait guère songer à renouer avec la dame la conversation brisée.

— Bah ! se dit Raoul, elle ne peut demeurer loin d'ici, en la suivant jusqu'à sa maison, je saurai ce que je voudrai.

Mais la dame était arrivée rue Porte-Baudet, qui correspondait au commencement de la rue Saint-Antoine.... Hélas ! nous nous trompons, la pauvre rue Saint-Antoine a disparu en grande partie sous le marteau démolisseur, et la rue de Rivoli s'élève sur son emplacement. Toujours la rue de Rivoli ; dans dix ans, il n'y en aura pas d'autre à Paris.

Ce serait peut-être ici le moment de tirer une courte parenthèse pour gémir tout à l'aise, — au simple point de vue du pittoresque et des souvenirs historiques — sur la transformation que Paris subit de nos jours.

Ces vieilles maisons délabrées, sur chacune desquelles on semblait lire quelque récit du temps passé, il n'y en aura bientôt plus.

Ces rues étroites et tortueuses, qui nous rappelaient le vieux Paris, qui nous faisaient vivre, avec un peu d'illusion, de la vie du quinzième siècle, on les recherche, tant elles sont devenues rares.

Il n'y a pas jusqu'à la tour Saint-Jacques, cette magnifique poussée de l'architecture sarrazine et gothique, ce joyau qu'on veut bien conserver... on la gratte, la pauvre tour, on la nettoie, on lui garotte les pieds, sans s'apercevoir qu'on lui enlève la peau, qu'on la fait souffrir, et qu'on risque de la faire mourir de douleur et de chagrin.

Or, il y avait une poésie vraie dans ce vieux et infect Paris, mais il y avait aussi une population qui s'étiolait, qui manquait d'air ; on lui en a donné en perçant de larges rues au milieu de ce dédale. On a jeté bas ces maisons vieillies qu'pouvaient à peine supporter le poids de leurs ans, et on les a remplacées par de solides et saines habitations.

Allons, trève à nos sorties, il aut mieux être philanthrope que rêveur. C'est égal, le nettoiement de la tour Saint-Jacques n'est pas toujours facile à pardonner, même à côté de ces splendeurs bourgeoises.

Un peu avant d'arriver à la porte Baudet, la dame et sa suivante prirent à droite une petite rue qui menait au bord de la Seine. Raoul suivait toujours. Ils étaient alors rue du Figuier.

Quand la jeune femme fut à l'extrémité de cette ruelle, elle parut hésite un moment et s'arrêta.

— Ah !.... fit le chevalier en pressant la marche pour ne pas se trouver trop éloigné, serait-ce dans ce coin obscur que ma belle inconnue demeurerait. Je vais voir.

Il s'arrêta à son tour.

— Bah ! ce sont les ornières qui l'embarrassent, dit-il en remarquant la boue qui obstruait la rue, dont aucune encore n'était pavée, — excepté les quatre rues qu'on appelait la Croisée de Paris, — et dans laquelle il s'était lui-même enfoncé jusqu'à la cheville.

Ce n'était point cela, car après une minute d'hésitation la dame s'avança vers Raoul. Sa figure avait perdu un peu de la hauteur qu'on y remarquait d'abord ; ses yeux étaient moins altiers et sa poitrine se soulevait avec émotion.

— Messire chevalier, dit-elle je vous conjure, dans votre intérêt, de ne point aller plus loin ; ma recommandation est sérieuse, profitez-en.

— Vous craignez donc pour moi ? demanda Raoul avec assez d'impertinence.

— Il me serait toujours pénible de voir un loyal gentilhomme devenir victime de son obstination, répondit très-naturellement la dame.

Le chevalier réfléchit.

— Elle ne veut que m'éloigner, pensa-t-il ; c'est clair.

Il reprit tout haut.

— Belle dame, votre volonté sera respectée : je n'irai pas plus loin.

La dame, rassurée, salua et s'éloigna.

— Odette, dit-elle en revenant près de sa suivante, je te défends de parler à qui que ce soit de la rencontre que nous avons faite.

Odette prit note de la défense, tout en remarquant que c'était la première fois que sa maîtresse prenait tant de souci d'un galant.

Les deux femmes tournèrent ensemble la rue et suivirent la berge du fleuve, se dirigeant vers la porte nommée *Barbelle-sur-l'Eau*, qui fermait Paris de ce côté, presqu'à la hauteur de la rue Saint-Paul, et où se terminait l'enceinte fortifiée élevée sous le règne de Philippe-Auguste. A deux pas, comme une vigilante sentinelle, se dressait la tour de Billi, dont l'ombre ondulait dans la Seine.

En cet endroit, les maisons devenaient rares et les passants plus rares encore.

Raoul, en lui-même, se sentait énormément contrarié d'avoir fait tant de chemin pour rien. Qui l'empêchait de suivre encore ? sa promesse. C'était un obstacle que Raoul considérait comme sérieux.

Comment faire ?

Le chevalier ne devait pas aller plus loin, mais rien ne lui défendait de grimper sur la masure aux flancs mutilés qu'il avait devant lui, et du haut de laquelle il pourrait suivre des yeux la jeune dame.

L'obstacle à franchir avait la hauteur d'un étage.

— Au risque de passer pour un voleur aux yeux de ceux qui l'apercevraient peut-être, il escalada adroitement et vivement, à l'aide des meurtrissures qui simulaient assez bien des échelons d'échelle, la hideuse bicoque et se hissa sur le toit ; de là, il voyait le bord du fleuve jusqu'aux fortifications de la porte Barbelle.

Les deux femmes cheminaient, Raoul les reconnut ; puis, tout à coup, elles s'arrêtèrent devant une vieille habitation isolée, élevée près de la porte. La suivante frappa contre une porte basse : on vint ouvrir, et, l'une après l'autre, les deux femmes disparurent.

— Bien ! se dit le chevalier en descendant de son observatoire improvisé : la dernière grande maison noire, sur le bord de l'eau, en arrivant à la porte Barbelle. Je n'oublierai pas cela.

Le jour commençait à baisser ; il n'aurait peut-être pas été bon d'attendre là que la nuit vint. D'Herbignières allongea le pas, et vingt minutes après, il entrait dans son taudis de la rue Saint-Landry, proche de la cathédrale.

II.

SCÈNE D'INTÉRIEUR.

Nous supposons que le lecteur ne tiendra